

LA VILLE TATOUÉE

par

José CARDOSO PIRES

Lisbonne à nos pieds. Nous laissons le Tage, nous laissons le paysage des sept collines, nous traversons à ciel ouvert la ville bleue de Vieira da Silva, la ville blanche selon Tanner, ville ocre, pombaline¹ — et quand nous baissions les yeux, nous voyons le sol émaillé par ces générations d'artisans que nous appelons les *calceteiros*².

Des artistes sans signature, c'est finalement ce qu'ils ont toujours été et ce qu'ils continuent d'être. Le maillet agile, voilà bien deux siècles qu'ils incrustent dans la blancheur des trottoirs de petits morceaux de basalte comme s'ils sertissaient des diamants sombres, et qu'ils sont passés maîtres dans l'art de créer des motifs et de figner des décorations. Ils vont même parfois jusqu'aux inscriptions calligraphiques arborant la précision d'un recueil ouvragé, comme s'ils rédigeaient en beauté pour l'éternité.

C'est pour cela que quelque part, Dieu sait où, naît sous mes pas une lettre fleurie, une initiale brodée à la pierre délicate comme le monogramme d'un trousseau. Ailleurs, un nom de femme, « Leontina » — lis-je de la pointe de mon soulier, et mon regard s'attarde : quel amoureux éternel aura voulu ainsi rendre public le lien avec la secrète bien-aimée ? Et les dates qui nous surprennent en chemin ici et là — pourquoi les dates ? me demandé-je. Certaines, à l'entrée des établissements, commémorent bourgeoisement un pacte commercial — cela se voit tout de suite —, et d'autres sont historiques. Mais d'autres encore semblent égarées et mystérieuses, comme celles que certains hommes de monde et d'aventure transportent avec eux pour l'éternité, tatouées sur la peau.

Illustrateurs de rues et calligraphes en vadrouille, les *calceteiros* dessinent et écrivent le sol que nous, gens de Lisbonne, nous foulons tous les jours. Ils écrivent et s'effacent aussitôt, très anonymement. Mais dans la Rua da Junqueira, ils ont laissé les trottoirs ponctués de virgules de pierre, à la porte d'une école dans l'Estrela, des voyelles dispersées pour

1. Manière de désigner une partie de la Ville Basse, reconstruite et modernisée par le Marquis de Pombal (1699-1782), devenu Premier ministre après le tremblement de terre de 1755, et qui régna en despote éclairé jusqu'en 1777. (N.d.T.)

2. Pavéurs. *Calçada* : chaussée, voie ou trottoir recouvert de pavés. (N.d.T.)

que l'on épelle avec les pieds, et à Benfica, des éclats de belles-lettres découpés sur la chaussée...

Si un jour nous avons la chance de surprendre ces maîtres au travail, penchés à fleur de pierre, le maillet levé, nous voyons que nous sommes devant des scribes accroupis de la plus antique façon. Alors, oui, nous les regardons comme les mémorialistes de la ville qui cisèlent leur écriture et leur dessin, à petits traits incisifs, selon les règles des illustrateurs de la peau. C'est qu'ils sont des tatoueurs, puisqu'en pénétrations rituelles ils revêtent le corps de la ville, non pas à l'encre mais à la pierre aiguisée.

Ainsi, dates, noms de femmes, fleurs — épées, voiles, et tant de symboles de mer et de guerre qui composent le théâtre des hommes, se retrouvent sur la scène de la ville. Cette sirène que j'ai déjà vue je le jure-rais, gravée en couleurs sur la poitrine d'un marin, va bientôt m'apparaître en dentelle de granit dans le Largo do Chiado, aux pieds de la statue de Camoens. Et ce cœur, tant de fois transpercé par la flèche de la passion, surgit à toute heure devant moi, déposé à l'ombre des cyprès du Cimetière oriental, marqué d'une autre mort. Et les dauphins, les célèbres dauphins chanteurs qui sillonnaient les anciens empires des mers ? Des dauphins, je vous l'assure, nous pouvons aussi bien en voir sur l'homme-diable qui crache des flammes vers le ciel le soir à la Feira Popular, que sur la plaque de la Praça do Comércio, face au Tage où avant passaient les autres, les vrais.

C'est que parcourir les pavés précieux de Lisbonne c'est lire notre histoire d'enfants de la mer et notre mythologie citadine. Vaisseaux errants, demi-fous, ou caravelles au trajet obstiné nous croisent à chaque pas dans les mosaïques des « trottoirs à la portugaise » qui recouvrent les chemins de Lisbonne. Dans la Graça, dans le très populaire quartier d'Estrela de Ouro, se trouve gravée sur le sol une ancre tourmentée si pleine de beauté qu'elle en est devenue à jamais mythique. C'est aussi ce qui est arrivé au corbeau — le corbeau, cet oiseau-symbole de la capitale, qui, à force de sautiller sur les pavés de São Bento, Almirante Reis, Avenida da República, que sais-je encore, s'est mis à faire partie de nous à un point tel qu'il fut transfiguré et reçut un nom de saint. C'est la vérité. Vincent, l'appelle l'authentique Lisboète. Que voulez-vous de mieux ?

Et cela parce que, d'après la légende, le cadavre flottant de saint Vincent arriva dans le Tage escorté par deux corbeaux. Décharné et rétréci, déjà relique de chasse, bouche rongée, dents sorties, il accosta et, bien que saint, il n'eut pas une parole pour la ville qui le recevait. Sans un remerciement ou un *Dominus tecum*, il se retira à la grande cathédrale où il se trouve encore aujourd'hui, et laissa passer les siècles au-dessus de son cadavre.

Les corbeaux non. Les corbeaux, après un voyage aussi vigilant, se fixèrent aussitôt à terre, se mirent à sautiller pour se dégoûter, à entrer

dans les ruelles et les impasses, et à commencer de cohabiter avec les Linboêtes. En peu de temps ces oiseaux devenus populaires étaient déjà légion. Ironiques et savants, ils fréquentèrent les tavernes des siècles durant. Les tavernes furent l'école où ils apprirent le quotidien local. Car c'était là que, lorsque le vin coulait, les esprits s'ennoblissaient pour le *fado* aussi bien qu'ils tournaient à l'aigre pour la sanglante discussion au couteau. C'était là que les histoires et la syntaxe marquaient le territoire culturel, et tout cela constituait une excellente formation pour un oiseau citadin.

Aujourd'hui, nous ne connaissons plus les corbeaux que par le blason municipal et par les pavés artistiques des rues de Lisbonne. Les vrais ont disparu il y a un demi-siècle, et ce n'est que de loin en loin que nous rencontrons quelque exilé hors des murs. Le dernier, pensons-nous alors. Il n'y a plus de tavernes à Lisbonne, et tous les autres ont émigré on ne sait où. Seraient-ils allés par les mers à la recherche de cadavres voguant ?

Quoi qu'il en soit, nous ne les avons pas oubliés. Corbeaux, corbeaux de taverne et de caravelle, eux aussi ont uni la mer à la ville en venant des vagues à la proue du cadavre d'un saint et en s'ancrant à cette porte de l'Europe avec des honneurs d'ambassadeurs. Je les contemple dans les pierres du sol comme les motifs d'une vieille tapisserie, et je poursuis mon chemin. Arrivé en haut du Castelo, je découvre un coquillage dessiné — voilà : la mer. Sur une autre colline, une petite conque. Et, entre le Tage et les Jerónimos, je tombe sur une sphère armillaire à la taille des océans. Voyez, là-bas, plus loin, des vagues... Une étendue de rythmes réguliers bleu granit qui se répand sur le pavé écrasé de soleil. On dirait une peau tatouée en paysage marin, qui se ride, ondule, et que je traverse comme si je naviguais.

Comme si je naviguais, comme si je naviguais. Ainsi vais-je, oui, ainsi, Lisbonne à mes pieds...

(Traduit par Séverine Rosset)